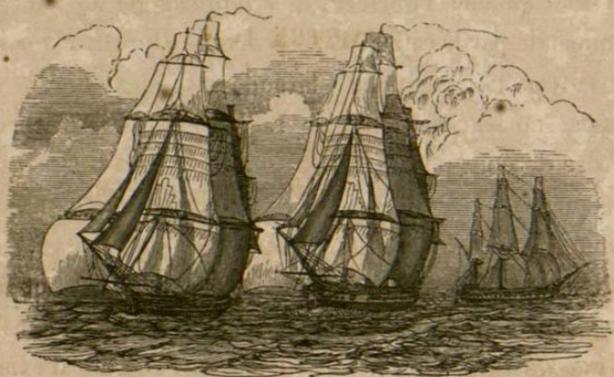


pourrais peut-être dessiner le théâtre de ces luttes héroïques, et rencontrer dispersés dans les bois ou sur les montagnes quelques restes de ces races indigènes qui succombèrent, malgré leur nombre et leur férocité, sous les efforts d'une poignée d'aventuriers; la mer et ses tempêtes, le ciel et ses orages s'effaçaient graduellement de ma mémoire, et la frégate n'était pas encore complètement affermie sur ses ancres que déjà je ne pensais plus à la traversée.



CHAPITRE IV.

Sacrificios.

Sacrificios ! terre de larmes, de sanglots, de deuil, combien de drames se sont déroulés sur ton étroite et rocailleuse surface ! combien d'existences riches d'expérience sont venues s'y éteindre ! combien de victimes recèles-tu dans ton sein !

Il faut l'avouer, l'aspect du pays que nous avions devant les yeux n'était pas propre à nous dédommager de la longue traversée et des privations que nous avons supportées pour arriver jusque-là. Cette île, destinée à

être le séjour de la mort, n'a rien qui séduise, qui attire; le marin, après les orages de la mer, désire une nature parée, coquette, l'aspect de la végétation lui fait oublier les ennuis inséparables d'une longue navigation; à Sacrificios rien de semblable, un îlot dont la base est de coraux et de madrépores, du sable apporté par les marées ou par les vents impétueux, quelques roseaux jaunis par un soleil ardent, une mare d'eau saumâtre, de rares nopals et de plus rares aloës, l'image du deuil, de la désolation, de la stérilité, voilà, dans les circonstances qui nous amenaient au Mexique, la seule promenade qui fût possible à terre, encore cette promenade, en lui donnant l'extension la plus rigoureuse, ne pouvait guère durer plus de dix minutes, temps largement nécessaire pour faire le tour de l'île.

Appeler cela une île, c'est une dérision, surtout près du gigantesque continent d'Amérique. Ce banc de sable, il ne mérite pas un autre nom, avait paru aux indigènes, à cause de sa désolation, de son aspect sauvage, un autel propre aux sacrifices qu'ils offraient aux dieux symboliques, lorsque, dans leurs terribles cérémonies, des hommes étaient offerts en victimes. Grijalva, qui découvrit cette terre inhospitalière, eut pour premier spectacle cet échantillon des mœurs d'une nation dont la conquête devait assurer la gloire de Hernan Cortez; Grijalva donna à l'îlot le nom qu'il porte encore aujourd'hui. Hélas! aujourd'hui comme autrefois, cette île mérite ce nom sinistre; elle sert de tombeau à nos infortunés compatriotes, victimes de la fièvre jaune, qui moururent pour leur pays à la fleur de l'âge, mais dont les noms

méritent de vivre; infortunés qui reposent sur la terre étrangère où nul ne viendra leur jeter des fleurs.

La côte du continent d'Amérique est, dans cette partie, d'une monotonie insupportable: une longue ligne de dunes de sable blanchâtre domine tristement une plage basse; ces dunes, premières barrières contre les invasions de l'Océan, qui s'est lui-même posé ces limites, sont d'une affreuse aridité; derrière elles, à une assez grande distance, une autre chaîne de collines couvertes de verdure borne l'horizon presque constamment chargé d'une brume jaunâtre; entre les dunes et les collines règnent des marécages qui, n'ayant aucun moyen de dessèchement, exhalent les miasmes putrides qui envahissent toutes les contrées environnantes; la fièvre jaune sort de ces marais impurs pour être la terreur de l'étranger; elle défend le territoire mieux que ne le pourrait faire une armée: contre elle la bravoure est impuissante.

La ville de Vera-Cruz, avec ses maisons et ses églises peintes de couleurs variées, ses fortifications blanches, semble comme perdue au milieu des sables qui l'entourent de tous côtés; à 800 mètres environ dans le N. N. E., sur un rescif, est placé le fort de San Juan de Ulúa, blanc comme la ville qu'il défend et qu'il domine avec son artillerie.

Lorsqu'un de ces coups de vent du N., si communs sur la côte, est sur le point d'éclater, un admirable spectacle se présente: le ciel, presque constamment chargé de brumes à l'horizon, s'éclaircit au lever et au coucher du soleil, et derrière ce rideau mouvant apparaissent dans leur splendeur les géants de la Cordillère mexicaine de

l'est, San Martin de Tutzla, le pic d'Orizaba et la montagne de Perote; le second, le front ceint de neiges éternelles, semble défier le soleil; les autres, plus humbles, présentent les contours les plus gracieux, et bien que placés à 25 lieues, laissent apercevoir distinctement les larges coulées de laves et les anfractuosités qui forment ces créations vulcaniennes.

Le jour de notre arrivée fut une véritable fête pour nos compatriotes habitants des navires que nous trouvâmes au mouillage. Après une séquestration si longue du reste des humains, c'était une nouvelle existence qui allait commencer pour eux; ils pouvaient serrer la main d'un ami, savoir des nouvelles de leurs familles, parler à des personnes qui les avaient vues; aussi en un moment la *Néréide* et la *Médée* furent envahies par de nombreux visiteurs; je retrouvai parmi eux quelques officiers que j'avais connus antérieurement.

Fidèle à mon système de changement de résidence et de mouvement quand même, et voyant l'impossibilité d'aller à Sacrificios le soir même (la nuit était venue pendant les divers travaux nécessaires après un mouillage), je profitai de l'offre amicale que me fit un officier du brig le *Dupetit-Thouars*, pour aller passer la soirée à son bord. Ce navire, qui s'était disposé à appareiller le lendemain, remettait tout en place, son départ étant différé; l'hospitalité que j'y reçus fut franche et sincère, comme les marins seuls savent la donner.

Nous étions tous désireux de savoir des nouvelles; j'arrivais de France riche de souvenirs. Quelle bonne fortune pour des gens réduits depuis si longtemps aux

conjonctures! De mon côté, ma curiosité était vivement éveillée, je n'avais su qu'en gros les malheurs que l'escadre avait supportés pendant le long blocus et les pénibles croisières qu'elle avait faits sur cette côte inhospitalière; on servit des cocos qui furent vidés avec toute la dextérité de personnes habituées à en savourer le lait délicat et rafraîchissant, et j'écoutai pendant cette agréable occupation, les narrations intéressantes de mes nouveaux camarades.

L'escadre du blocus eut trois redoutables ennemis à combattre, la mer, la soif et la fièvre jaune.

Avant de déclarer le blocus, le commandant Bazoche avait pris ses précautions; il avait fait compléter pour les navires l'eau nécessaire à une longue consommation, mais le blocus se prolongeant, il devint urgent d'expédier la frégate l'*Iphigénie* à la Havane, afin d'aller chercher de l'eau, si nécessaire sous ces latitudes brûlantes; à son départ, le 14 juin, elle laissa la frégate l'*Herminie* avec une provision d'eau pour trente jours, à ration stricte, environ trois verres par jour et la suppression de la soupe réglementaire; quelle que fût la diligence que mit l'*Iphigénie* à accomplir cette mission importante, ce ne fut que le vingt-sixième jour qu'elle mouilla à la Havane!... Arrivée là, trois cents lieues la séparaient de ses frères d'armes dévorés du cruel tourment de la soif; le commandant Parseval se hâta de fréter le brig de commerce français la *Louise* et l'expédia à Sacrificios avec le chargement de quatre-vingt-cinq tonneaux d'eau.

Il était temps! le 14 juillet toutes les provisions d'eau étaient épuisées à Sacrificios; le commandant Bazoche

avait vainement entrepris de faire creuser des puits à l'île Verte, aux îlots d'Anton Lizardo et à Sacrificios, il avait même expédié à la *Anegada de Afuera* (îlot qui se trouve au large dans l'est, à grande distance, au moins à cinq ou six lieues), les rivières qui versent leurs eaux dans le golfe du Mexique ont toutes des barres très-dangereuses; il faudrait d'ailleurs aller chercher l'eau à plusieurs milles, et leurs bords en sont défendus par des accidents de terrains, des bouquets d'arbres et d'arbustes qui, en favorisant l'embuscade des habitants, rendraient l'opération extrêmement dangereuse, attendu que les embarcations ne peuvent être soutenues par les navires. L'eau que l'on retira des puits était saumâtre et impotable, toutefois on ne la rejeta pas, elle fut employée à faire la soupe et le pain¹; dans ces tristes conjonctures, le ciel

¹ On doit vivement regretter que l'escadre de blocus n'ait pas été pourvue d'appareils distillateurs; à ce sujet nous ne pouvons résister au désir de consigner ici quelques extraits d'une lettre adressée par M. Louis de Freycinet, ancien commandant de l'*Uranie*, au *Journal des Débats*, et publiée par cette feuille dans son numéro du 24 juin 1839.

« Sans parler de Pline et de saint Bazile, chez lesquels se trouve la première pensée de la transmutation de l'eau marine en eau douce, par le moyen de l'évaporation; Macquer, il y a plus de quatre-vingts ans, recommandait déjà la distillation comme un moyen de résoudre le problème, et Poissonnier, à la même époque, inventait même à cet effet un appareil distillatoire dont Bougainville profita dans son voyage autour du monde; plus tard l'Anglais Irwin en fit construire un tout analogue, et le capitaine Phips s'en servit dans son voyage au pôle. Cook avait fait aussi quelques essais du même genre. Enfin

n'abandonna pas tout-à-fait nos malheureux compatriotes, des pluies abondantes leur offrirent une ressource précieuse bien que précaire; on se hâta d'en profiter. On

« en 1801, le capitaine Hamelin fit également usage d'un alambic pendant le voyage de Baudin aux terres australes et en obtint quatre-vingts pintes d'excellente eau par jour. L'efficacité de cette opération n'était donc plus un problème depuis longtemps, lorsqu'en 1817, époque où se préparait le voyage de la corvette l'*Uranie* autour du monde, je pensai à traiter de nouveau la question sous les rapports de l'économie du combustible et de l'abondance du produit. M. Clément Desormes, professeur au Conservatoire des arts et métiers, voulut bien se joindre à moi et m'aider de ses conseils: un appareil distillatoire fut construit, et nous en fîmes l'expérience sous les yeux d'une commission nommée par M. le ministre de la marine, et composée de M. Keraudren, inspecteur du service de santé, d'officiers de vaisseau et de professeurs de chimie. Le succès ne fut pas douteux: et quoique notre appareil n'occupât qu'un espace de dix mètres cubes, nous obtînmes trente-huit litres d'eau distillée par heure, en brûlant seulement sept livres de houille. Cette eau était pure et ne revenait qu'à un centime le litre, ou à peu près au double de celle que l'on vend à Paris.

« Pendant l'armement et le voyage de l'*Uranie*, que j'avais l'honneur de commander, de nombreux essais eurent lieu aussi pour l'installation raisonnée de l'appareil distillatoire sur le vaisseau; nous réussîmes de manière à nous donner toute confiance. Aussi vîmes-nous sans crainte le bâtiment arriver à la Nouvelle-Hollande, dans une baie entièrement privée d'eau douce, alors qu'il ne nous restait plus à bord une seule bouteille d'eau. Durant les vingt jours de notre séjour à cette relâche, l'équipage qui, se composait de cent vingt hommes, fut uniquement abreuvé d'eau de mer distillée, et la provision que nous en fîmes suffit pour nous faire atteindre la relâche suivante, etc. »

placa sur chacun des navires restés au mouillage, une tente qui en couvrait toute l'étendue; des boulets placés de distance en distance sur cette toile formaient, par leur poids, des entonnoirs dans lesquels l'eau se ramassait; tout ce que les navires avaient de disponible en barriques, bailles, sceaux, etc., etc., fut mis en réquisition; par cet ingénieux moyen nos marins réussirent à se procurer une boisson bienfaisante; à Sacrificios, des bonnettes¹ étendues sur des piquets, servirent au même usage que les tentes à bord; une nuit entre autres on recueillit vingt-six barriques d'eau!

Le 26 juillet, c'est-à-dire dix jours après que nos bâtiments avaient épuisé leur eau, la *Louise* mouilla à Sacrificios: on se crut sauvé. Hélas! toutes les privations que nos navires avaient éprouvées jusqu'alors n'étaient que le prélude de désastres plus grands encore; la santé des hommes altérée par les souffrances, ne put résister aux influences de ce climat meurtrier qui peu à peu s'étendit sur les équipages et sur les officiers; des maladies graves se déclarèrent, des fièvres pernicieuses et des dyssenteries furent les avant-coureurs de la hideuse fièvre jaune.

Ce fléau redoutable apparut vers le milieu de juin; on comptait le 15, à bord de l'*Herminie*, vingt-trois malades, à la fin du mois ce nombre s'élevait à quarante;

¹ Voiles que l'on ajoute en dehors de celles qui restent constamment fixées aux vergues pour augmenter la superficie de toile exposée au vent.

jusqu'au milieu de juillet les malades n'augmentèrent pas sensiblement, mais plus tard la progression devint effrayante.

Le 24 juillet on en comptait.....	74
Le 1 ^{er} août.....	93
Le 15 août.....	120
Le 25 août.....	167
Le 1 ^{er} septembre.....	233
Le 8 septembre.....	300
Le 11 septembre.....	343

Et l'équipage ne se composait que d'environ cinq cents hommes!

Le nombre des malades à bord de l'*Iphigénie* (ce navire était revenu de la Havane au moment où le fléau sévissait le plus cruellement) ne s'éleva pas autant proportionnellement, mais les victimes furent plus nombreuses; quarante-cinq hommes de son équipage et cinq officiers furent enterrés à Sacrificios.

Comme si tous les malheurs étaient conjurés contre nos infortunés compatriotes, le scorbut, maladie presque inconnue aujourd'hui sur nos navires de guerre, le scorbut vint se joindre aux autres éléments de destruction. Les causes probables qui déterminèrent cette maladie sont: la privation d'eau douce, de vivres frais, et la nécessité où l'on se trouva de laver le linge à l'eau de mer sous un climat aussi chaud que celui de Vera-Cruz, et l'emploi d'une eau saumâtre pour le pain et la soupe.

Le service de santé a été comparativement le plus mal traité; outre M. Géry, chirurgien-major de l'*Iphigénie*, dont nous avons déjà parlé, deux jeunes chirurgiens

MM. Révélière et Perrot, succombèrent ; ils faisaient partie de l'état-major de la frégate l'*Herminie*.

On fut obligé d'avoir recòurs à l'*Iphigénie*, qui envoya sur l'*Herminie* M. Saint-Georges, chirurgien de troisième classe. Les fatigues extrêmes que ce jeune homme éprouva déterminèrent chez lui l'invasion de la fièvre jaune.

M. Roux, enseigne de vaisseau, embarqué à bord du brig le *Dupetit-Thouars*, transporté mourant à bord de l'*Iphigénie*, y termina sa carrière peu de jours après ; M. Lamoricière, frère du brave colonel de ce nom, qui commençait sa carrière diplomatique de la manière la plus brillante, fut également victime du fléau ; esclave de son devoir il ne voulut pas abandonner son poste, malgré les instances réitérées de M. Delisle, chargé d'affaires en l'absence de M. le baron Deffaudis, et son chef direct¹.

MM. Damoiron et Lombard, enseignes de vaisseau, employèrent tous leurs moments au pansement des malades ; ce noble dévouement pensa leur coûter la vie ; ils furent tous deux gravement atteints, et pendant plusieurs jours on désespéra de les arracher à la mort.

Pendant deux jours l'*Herminie* a été sans un officier

¹ M. Lamoricière eut un funeste pressentiment de sa perte prochaine : il avait reçu de sa mère, à son départ de France, une bague qu'il ne quittait jamais. Trois jours avant l'invasion de la maladie, il se baignait à Sacrificios, à son retour à bord il s'aperçut que la bague manquait à son doigt et dit à quelques amis, avec un profond sentiment de tristesse, que la perte de ce précieux talisman lui présageait un malheur certain. La fièvre jaune le surprit dans la pensée qu'il ne résisterait pas à ses attaques et l'emporta.

valide pour faire le service, et le commandant a dû en être seul chargé pendant ce temps.

A bord des deux frégates, les batteries étaient encombrées de malades, depuis la cloison de la chambre du commandant jusqu'aux cuisines, sur l'avant et dans l'hôpital. Ce fut dans un de ces moments que M. Loze, chirurgien de deuxième classe à bord de l'*Iphigénie*, atteint du fléau, passa pour mort parmi l'équipage ; le moral des malades en reçut une secousse dangereuse. Pour ranimer l'espérance dans les cœurs, n'écoulant que la voix de l'humanité, M. Loze se fit transporter mourant dans la batterie et donna ses soins à tous les malades ; un si touchant dévouement, qui aurait pu avoir pour résultat la mort du généreux chirurgien, porta ses fruits : les malades reprirent courage, surtout en voyant, peu de jours après, M. Loze convalescent, faire ses visites habituelles sans le secours de porteurs.

Pendant tous ces désastres, les deux brigs, le *Laurier* et l'*Eclipse* (le premier commandé par M. Duquesne, lieutenant de vaisseau, le second, par M. Jame, officier du même grade), étaient en croisière devant Tuxpan et Tampico. Dès les premiers jours de septembre le baromètre annonçait un ouragan, sa prédiction ne fut que trop malheureusement réalisée ; les officiers ne négligèrent pas cet avis et prirent toutes leurs précautions pour bien recevoir la tempête. Les mâts de perroquet furent dépassés et les voiles de cape enverguées ; le 9, l'ouragan commença ; le vent faisait le tour du compas, d'abord avec peu de force, ce qui permit aux brigs de s'éloigner de la côte dont ils étaient rapprochés à environ une lieue ;